

si confiante! Il résolut d'attendre et de voir marcher le gouvernement nouveau, ne doutant pas qu'avec le fait de juillet devenu le principe d'août, il ne pût au besoin renverser l'édifice, s'il devenait redoutable à la liberté.

En attendant, les patriotiques banquets, les ovations allaient leur train. On fêtait, on exaltait les héros de juillet, et les institutions républicaines n'arrivaient pas; mais les chefs de l'opposition de quinze ans étant au pouvoir, Timothée espérait toujours. Il ne devinait pas, le pauvre enfant, que cette opposition n'avait jamais eu d'autre but que le ministère, que c'était pour arriver au ministère qu'elle avait changé de roi; que la révolution n'avait été pour elle qu'un moyen extrême, et qu'elle n'avait voulu le pouvoir que pour l'exercer comme ceux auxquels elle le disputait pour prendre leur place, pour jouer leur rôle, pour se servir de leurs armes, et faire enfin le plus long-temps qu'elle pourrait tout ce qu'elle avait blâmé et combattu.

Timothée ouvrit enfin les yeux. Les abus, les conscriptions, les impôts, ressuscitaient comme par miracle; des existences tombées se relevaient en rampant, des existences libérales surgissaient de tous côtés; les emplois, les vanités, les niaiseries des cordons, tout ce que Timothée croyait avoir détruit en juillet se montrait de nou-

veau à ses regards, et semblait lui dire avec une ironie maligne :

« Les gens que vous tuez se portent assez bien. »

Il comprit enfin que la glorieuse révolution de juillet était manquée, et réunissant ses amis, indignés comme lui, ils formulèrent une protestation véhémement contre le gouvernement qu'on venait d'imposer à la nation, sans avoir daigné la consulter. Le lendemain, le club était fermé, et les clubistes, désignés au peuple comme les ennemis du commerce et de l'ordre, coururent le risque d'être assommés; plusieurs furent emprisonnés, on leur courut sus, on les traqua, on les traita comme des bêtes féroces, et pourtant!....

« Honte à nous! honte à ceux qui nous avilissent, s'écria un jour Timothée, ils ne savent pas ce qu'ils font!.... Quoi! ces accapareurs de la parole nous empêcheront de parler, et nos bras resteront enchaînés!... Non... tuer ou être tué!.... encore une révolution! ma vie pour une révolution! »

C'était folie, délire, malheur!.... mais à ceux qui ont allumé l'incendie n'est pas donné le pouvoir de l'éteindre. Encouragé par des mécontents moins hardis que lui, mais dont un demi-

mot vaut un assentiment, Timothée fit trembler le roi sur son trône, les pairs sur leurs sièges, les députés sur leurs banquettes; tantôt écrivant dans les journaux, tantôt à la tête des émeutes. Il fut empoigné et acquitté, puis réempoigné et emprisonné, mais gracié; puis réempoigné et réemprisonné, mais cette fois il fit son temps, neuf mois à Sainte-Pélagie, en dépit de ses protecteurs. Mais Timothée ne compte plus que sur lui, il sait maintenant que pour être avoué par les grands coupables, il faut réussir. Indigné contre tout ce qui se passe, exaspéré par les mauvais traitements qu'on lui fait subir, à quoi peut-il passer son temps dans une prison? — Il conspire de nouveau, et l'autorité se charge de lui envoyer des complices.

Au sortir de Sainte-Pélagie, Timothée, héros et martyr de la liberté, fut reçu avec enthousiasme par ses jeunes amis. Son plan était fait; l'activité de sa haine contre le pouvoir ne lui permettait pas un instant de repos, il fallait agir ou mourir.

Cette fièvre de l'âme, ce besoin d'émotions violentes, c'était une maladie que la révolution lui avait donnée. Avant les fameuses journées, Timothée, libéral et républicain, était pourtant soumis aux lois de son pays; mais on a fait briller à ses yeux le flambeau de la liberté, et puis on

a soufflé dessus; on a préconisé la révolte, et puis on a frappé les révoltés. Libre de choisir entre l'apothéose et les outrages, Timothée pense que ce qui fut héroïque en juillet, doit être héroïque en juin. Les mots de guerre civile, de sang et de carnage, ne l'ont point effrayé alors, ils ne l'arrêteront point maintenant; on trouvait cela bien naguère, on le lui avait dit; les approbateurs de l'insurrection sont maintenant ses adversaires: d'eux à lui, il n'y a point de contestation possible sur le droit qu'il a de s'insurger, ce droit est reconnu, ce droit est consacré, ce droit est la base, le principe de leur pouvoir. Ils reconnaissent ce droit avant qu'il eût été proclamé, cesseraient-ils à leurs yeux d'être licite depuis qu'il est légal? Non, ils ont prononcé eux-mêmes leur condamnation; ils ont mis dans sa main le poignard dont il va les frapper.

Tels sont les discours, tel est le projet de Timothée; et, pour l'exécuter, il appelle à lui tous les intérêts froissés, toutes les haines. Ce n'est pas assez, eh bien, il appelle encore ces êtres dégradés qui sont au service de tous les désordres. Autrefois il aurait rougi de semblables alliés, maintenant il s'agit de vaincre. Les conjurés sont intrépides, pourront-ils résister aux nombreuses légions dont s'entoure le pouvoir?... Il faudra voir! Timothée compte sur la misère

du peuple, sur la sympathie des masses, sur les souvenirs du soldat qu'on a puni une fois d'avoir fait son devoir; s'il se trompe, eh bien, Timothée compte sur la mort!

La mort, en effet, préside à cette conspiration; c'est au milieu d'un convoi funèbre qu'elle doit éclater; déjà sur la route que parcourt ce cadavre dont naguère la voix puissante poussait les soldats à la victoire et le peuple à la liberté, la foule s'émeut, s'agite et semble pressentir que le guerrier tribun va marquer son dernier passage dans la vie par quelque engagement populaire et militaire tout à la fois. Des désordres commis sur le chemin, des rixes partielles, des paroles menaçantes donnent l'éveil à l'autorité et mettent en fuite les gens tranquilles. Devant ce cortège tumultueux les portes des maisons, les boutiques se ferment. Curieux par essence, le peuple reste pour voir, les conspirateurs s'en réjouissent. Ils comptent engager ses passions dans les scènes qui vont naître, et ils espèrent que les spectateurs deviendront acteurs. Les masses populaires sont là, les chefs de l'opposition sont là. Toutes leurs forces morales et physiques sont réunies, il faut agir.

Le signal est donné; bravant l'autorité, on s'apprête à conduire au Panthéon celui qui, sage à son dernier soupir, a voulu reposer sur

sa terre natale; une juste résistance s'oppose à cette tentative; le conflit est engagé; la guerre civile est commencée; le sang coule; les curieux s'éloignent; le peuple disparaît, et les conjurés restent seuls avec leur courage et leurs illusions; si cette solitude ne les arrêta pas dès lors, c'est que les hommes qui agissent d'après un principe absolu croient vaguement à quelque force surnaturelle qui les fera triompher de tous les obstacles. C'est ce qui était arrivé en juillet à ceux que Timothée avait combattus; mais les leçons, pour profiter, ont besoin d'être comprises.

Il n'entre pas dans mon plan d'écrire l'histoire de l'insurrection de juin. Sans doute ils furent bien coupables ces jeunes gens qui répandirent le désordre et le deuil au sein de la capitale de la France; fatals aux autres et à eux-mêmes ils ont appesanti sur leur pays les chaînes qu'ils voulaient briser; mais si la gloire du succès n'a point couronné leur audace, on ne saurait leur refuser la gloire de la défaite. Abandonnés par ceux qui les ont égarés, reniés par le peuple et livrés à leurs seules forces, ils ont su mourir pour leur foi politique, et quel que soit le mal qu'ils aient causé, si pour les punir il eût fallu être innocent de leur faute, qui eût osé les condamner?

Devenu chef des révoltés par l'abandon des grands moteurs qui s'empressèrent de désavouer une entreprise dont leur esprit avait suivi les chances et prévu l'issue, Timothée entraîne au sein de la ville effrayée quelques centaines de fanatiques comme lui. Entouré de cette espèce de bataillon sacré, il parle, il commande, il agit en héros. A sa voix, des fortifications s'improvisent, des barricades s'élèvent; des postes, des armes, des munitions de guerre sont distribués. Trompé par de faux rapports, Timothée croit qu'on se bat pour sa cause en vingt endroits divers; lui-même il brûle de combattre, et cependant un ciel noir, un air humide, semblent présager une journée triste et fatale. On entend au loin le pas des chevaux, le retentissement des armes!..... Silence! l'ennemi approche..... L'ennemi!..... malheureux, ce sont des Français; ce sont vos concitoyens, vos amis, vos parents peut-être..... La passion ne réfléchit pas! Des masses s'avancent, et des masses encore; le cœur de Timothée est ferme comme un roc; il croit qu'il va sauver sa patrie: c'est un fou, mais c'est un fou sublime!

Cependant l'anarchie et le pouvoir, l'ordre et le désordre, sont en présence, et la rue Saint-Martin, transformée en champ de bataille, voit les bataillons se presser, s'entasser dans toute sa

longueur; une barricade est attaquée, elle est enlevée non sans peine; une autre se présente et puis une autre, une autre encore; chacune est l'objet d'un combat, chacune coûte de part et d'autre plus d'une vie. Désespéré de voir tomber dans ses rangs tant de braves citoyens, tant de braves soldats, la troupe enlève avec du canon les dernières barricades qui la séparent de la rébellion; elle pénètre dans sa dernière forteresse: là, se passe une de ces scènes que la passion précipite, parce qu'elle sait bien que l'humanité n'en pourrait supporter l'horreur: Point de prisonniers, s'écrie le soldat exaspéré par une longue résistance; et des hommes désarmés sont massacrés!..... et, percé par vingt coups de baïonnette, Timothée tombe en s'écriant: Je ne vous envie pas votre victoire, vous vivez pour l'esclavage; moi, je meurs pour la liberté!

Pauvres jeunes gens, est-il un joug plus dur que celui de cette liberté dont vous avez fait votre souveraine? Mais cette furie à laquelle vous donnez un nom auguste n'est point la liberté, c'est la révolte: dites, qu'a-t-elle fait pour vous, ses apôtres si dévoués? Elle vous a jetés sur des pavés, elle vous a jetés dans des cachots, elle vous a fait verser le sang de vos frères, elle vous a rendus odieux à votre pays; oui, oh oui,

c'est bien là cette farouche déesse qui, pour le malheur de la France, étendit sur elle son sceptre de fer; c'est elle, on la reconnaît à ses œuvres! Mais, éclairée par l'expérience, la France n'en veut plus; et la révolte toujours avide de sang est réduite à s'abreuver de celui de ses défenseurs. Au reste, il a bien fait de mourir, le pauvre Timothée, il échappe ainsi au conseil de guerre, à la prison, au jugement, à la condamnation, et, que sais-je? peut-être à la grâce octroyée par un roi, dernier affront plus cruel que la mort pour un républicain.

L'histoire de Timothée est celle de beaucoup de jeunes gens; la morale de cette histoire est bien simple. Soyons républicains dans une république, et monarchistes dans une monarchie; mais aussi ne faisons point de républicains quand nous voulons rester monarchistes, et ne détruisons pas les principes qui retiennent les volontés dans l'ordre établi, pour leur substituer des idées que nous ne pouvons satisfaire. Passagers pour quelques jours dans cette société, nous devons subir ses mœurs, ses intérêts, ses précédents, ses destinées, et le poids des générations qui remplissent ces quinze siècles de monarchie. Le flot qui passe ne se retourne pas contre le fleuve pour arrêter ou changer son cours. Toutefois, ce n'est là qu'une folie; le crime vé-

ritable est à ceux qui, dans des vues intéressées, ont fait naître dans la jeunesse ces dangereuses illusions; qui ont employé comme de vils instruments sa générosité, son dévouement, et lui ont ensuite imputé à crime des fautes dont ils furent les premiers instigateurs. Pour ces hommes, l'histoire n'aura pas de blâme assez sévère, et la France qu'ils ont trompée leur demande compte du sang de ses enfants.

SOPHIE PANNIER.

